

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 144).

—Vous êtes naturaliste, me dit-il ? à la bonne heure, je vous verrai avec plaisir, car c'est une étude qui m'a grandement plu.

—Quelle partie de l'histoire naturelle a particulièrement fixé votre attention ?

Oh ! je suis à peu près comme le *jack of all trade* du proverbe anglais, *master in none* ; j'ai mordu partout et n'ai rien approfondi. Cependant, ma position d'ingénieur civil, chargé d'arpenter l'île entière, m'a mis en moyen d'étudier avec plus d'avantage la botanique et l'erpétologie. Je dis la botanique, mais particulièrement les essences ligneuses ; quant aux plantes herbacées, je les connais peu. Je n'ai pas présenté moins de 235 espèces de bois de Trinidad, à l'exposition de Londres de l'année dernière ; j'aurai du plaisir à vous montrer ces spécimens. Quant aux reptiles, je crois connaître tous ceux de notre île.

—Avez-vous des serpents venimeux ici ?

—Nous en avons trois, je dirais mieux deux, car l'un des trois le boa, pour être dangereux, n'a cependant pas de venin. Nous avons donc le serpent-à-sonnettes, qui n'a pas de sonnettes, *Lachesis mutus*, Daudin, le serpent corail, *Elaps corallinus*, Schlegel, et le boa, *Eunectes murinus*, Cuvier. Mais on peut dire en général qu'à Trinidad nous n'avons pas de serpents à redouter ; le boa et le crotale sont devenus rares, le premier ne se rencontre que dans les baies marécageuses de la rive est qui sont peu fréquentées, et le second dans les montagnes solitaires. Quant au serpent corail, qui ne se trouve aussi que dans les bois, sa petite taille ne le fait guère redouter. Nous n'avons ici rien de comparable au redoutable fer-de-lance, le trigonocéphale de la Martinique et de Ste-Lucie.

—Votre nom, me suis-je permis d'ajouter, dénote une origine anglaise, vous appartenez probablement à cette nationalité ?

—Mon père était irlandais, ma mère allemande, et je suis né sur mer, voilà pourquoi je suis français.

Voilà l'homme ; véritable Protée, il vous échappe au moment où vous avez le plus d'assurance de le saisir.

Vers les quatre heures, je pousse une petite reconnaissance dans la partie est de la ville, près du bord de la mer, jusqu'à une petite rivière alors presque à sec ; aussi à raison de son manque d'eau durant la sécheresse, est-elle appelée Rivière sèche, *Dry river*. Je vois sur ses rives une quantité de petits crabs, de deux pouces environ, qui au moindre bruit, s'enfoncent dans les trous qui leur servent de retraites.

Le bord de la mer n'est rien moins qu'agréable ici. Plat, entièrement vaseux, il est presque inabordable, et les nombreux décombres qu'on y apporte tous les jours, ajoutent encore au peu d'attraits qu'il possède par lui-même. Les quais sont peu nombreux et peu considérables, vu qu'ils ne peuvent servir

qu'à de petites embarcations, les gros vaisseaux étant forcés de mouiller au large.

J'avais été frappé des allures des coulis que je voyais tout le jour sur la place publique ; je ne suis pas moins étonné de voir ici leurs résidences. C'est bien la demeure réduite à sa plus simple expression. Quatre piquets fixés en terre, reliés entre eux avec des feuilles de palmier, et portant une toile (une vieille voile de vaisseau) pour couverture, voilà la demeure construite. Elle peut bien mesurer huit pieds en tout sens ; les enfants nus sont là, à la porte, se roulant dans la poussière, à côté de poules en recherche des quelques graines qu'elles peuvent rencontrer, ou à la poursuite des nombreuses fourmis qu'on voit partout.

Je n'ai pas été peu surpris d'apprendre que la marée se fait très peu sentir ici, de quatre à six pieds, m'a-t-on dit. Quelle en est la raison ? Je n'en vois pas d'autre que l'étroitesse des bouches, aux deux extrémités de l'île, qui sert comme de couvercle à la concavité du golfe de Paria. L'eau de l'océan soulevée à la haute mer à l'équateur, n'a pas le temps de se retirer par ces étroites bouches, avant le retour du flux ; de là ces marées peu considérables et à peu près toujours les mêmes. Sans doute qu'il en doit être autrement sur la côte est qui se trouve en plein océan.

La récitation du chapelet, le chant des vêpres, avec le salut du saint-Sacrement eurent lieu à 7h., comme à l'ordinaire, avec une assistance remplissant toute la vaste église, comme aux offices du matin.

J'ai cru pouvoir remarquer, de même qu'à Roseau, que les bonnes voix étaient assez rares dans ces quartiers, et qu'en général les chœurs sont peu remarquables et le plus souvent fort pauvres.

Lundi, 16 avril. — Ayant à me pourvoir de quelques petits articles de toilette, je vais dans les magasins, ce matin. On y parle partout le français et l'anglais ; j'ai cru remarquer

cependant que l'anglais était plus généralement employé. La cause en est, je pense, à ce que presque tous les marchands sont des anglais. Tous les commis sont des noirs.

Les prix des articles, manchettes, cols, chaussettes, pantouffles etc., sont à peu près les mêmes qu'à Québec. Important directement d'Angleterre comme nous, on conçoit que les prix doivent aussi être à peu près les mêmes, bien que le trajet soit un peu plus long pour eux que pour nous.

Il y a ici grande confusion dans la désignation des monnaies ; les anglaises et les américaines paraissent être les plus communes ; on parle rarement du franc français. On donne à la piastre, le dollar américain, le nom de *gourde*, et les fractions de la gourde sont exprimées en cents. On a cependant une désignation particulière pour le 10 cents ou *dime* américain, c'est l'escalin. On dit communément quatre escalins, cinq escalins, pour quarante cents, cinquante cents. Lorsqu'on compte en chelins, c'est toujours le sterling qu'il faut entendre.

Comme il nous tardait, à M. Huart et à moi, de faire la visite du jardin botanique que possède la ville, nous nous décidons à y aller ce matin même. Nous nous rendons sur la place publique, et montons dans le premier tramway allant dans cette direction.

Les voitures des tramways sont toutes à côtés découverts, n'ayant que des toiles qu'on rabat à volonté lorsqu'il faut se protéger contre la pluie. Les bancs sont en travers, pouvant contenir chacun quatre personnes seulement. Cette disposition nous permet de pouvoir examiner à notre aise toutes les rues par où nous passons. Ces voitures sont tirées par deux forts mulets qui, malgré la chaleur, dévanceraient en peu de temps nos chars urbains de Québec.

Je reconnais en passant l'église du Rosaire où j'étais venu célébrer la veille.

Les rues m'étonnent toujours par leur aspect étrange, et surtout la profusion de fleurs que l'on voit partout.

Les résidences ont plutôt l'air d'appartenir à un village prospère, qu'à une cité commerciale. On n'en voit aucune à quatre ou cinq étages comme dans nos villes du nord, presque toutes sont à un seul ou deux étages. C'est sans doute pour pouvoir résister avec plus d'avantage aux secousses des tremblements de terre, assez fréquentes dans ces régions, qu'on emploie ce genre de construction. Quelques unes sont en pierre, mais le plus grand nombre sont en bois ou en briques.

Comme on nous avait dit de garder le tramway jusqu'à l'extrémité de sa course, nous ne descendons de la voiture que lorsque les rails font défaut, en face d'une maison à droite qui paraît la dernière dans cette direction, et ayant à gauche une immense commune où nous voyons des troupeaux de vaches paissant à l'ombre d'arbres gigantesques, à branches disposées en étages et s'étendant horizontalement à une grande distance du tronc, de sorte que chacun d'eux couvre un espace considérable.

—Comment appelez-vous ces arbres, demandai-je au conducteur de notre voiture ?

—*Cow tree* fut sa réponse, ou encore *Rain tree*.

Cow tree, *Rain tree* me font bien comprendre que ces arbres peuvent être très utiles aux vaches pour les garantir du soleil et même de la pluie, mais ne servent guère à me renseigner sur la famille botanique à laquelle ils peuvent appartenir.

Comme nous nous informions sur la route à suivre pour parvenir au jardin botanique, qu'on nous avait dit être tout près du terminus du tramway, un galonné noir qui était descendu avec nous, et que nous devinâmes être un facteur de la poste, s'offrit à nous y conduire, devant lui-même s'y rendre, disait-il.

Nous continuons donc en se compagnie. La route est ici en pleine campagne ; nulle habitation en vue. Bientôt nous laissons la commune à gauche, et, appuyant sur la droite, nous

suivons une route dans une belle plaine aux pieds des collines que nous voyons tout près.

Nous examinons en passant quelques arbres isolés par-ci, par là, et d'immenses talles de bambous, de pas moins de dix à quinze pieds de diamètre et à travers lesquelles un chat ou même un rat n'aurait pu passer, tant les tiges étaient pressés les unes contre les autres. Ces tiges pouvaient mesurer de quatre à six pouces de diamètre, avec une distance de dix-huit à vingt-quatre pouces entre les nœuds, et atteignant une hauteur de vingt-cinq à trente pieds. C'étaient les premiers que nous voyions aussi vigoureux.

Mais il fait un soleil à nous rôtir debout, qui nous tombe droit sur la tête, et malgré nos ombrelles, nous nous sentons épuisés par la transpiration qui perle de tous nos pores. Cependant nous marchons, et marchons toujours, sans voir apparence de changement.

— Avons-nous encore loin, pour parvenir au jardin, demandai-je au facteur noir ?

— Nous arrivons, dit-il.

— Il en serait bien temps, car nous nous sentons fatigués.

— Dans une couple de minutes, nous serons rendus.

Nous continuons donc.

Mais voici que la route fait un angle à gauche, et sur la droite se présente une superbe résidence, où notre facteur doit entrer, nous disant de l'attendre, qu'il revient aussitôt.

Nous poursuivons dans cette nouvelle route, passons un petit ruisseau, et apercevant, à notre gauche, tout près de nous un petit clocher,

— Mais qu'est-ce, demandâmes-nous, que ce clocher ?

— C'est l'église de Ste-Anne.

— Mais où est donc le jardin botanique, que vous disiez être tout près ?

—Pas loin d'ici, suivez-moi encore.

—Non, nous n'allons pas plus loin. Nous allons entrer saluer le curé de cette église.

—Et souhaitant le bonjour à notre nègre, nous entrons au presbytère, dont nous ignorions aussi bien l'existence, que le curé nous était étranger, n'ayant jamais entendu parler de lui.

La véranda, comme partout ailleurs, est chargée de pots de fleurs, les portes sont grandes ouvertes, et l'ombre que projettent sur la maison des grands arbres qui l'entourent, nous fait entrevoir le lieu le plus propice que nous puissions désirer pour faire une halte dont nous sentions grandement le besoin.

Nous sonnons, et la portière nous invite à rentrer. Nous demandons à voir M. le curé.

Il se présente aussitôt.

C'est un gros irlandais qui, malgré son embonpoint, semble ne pas souffrir de la chaleur qui nous accable. C'est le Rév. P. O'Hanlan, qui approche bien la soixantaine, et qui avec toutes ses allures irlandaises, parle bien le français.

En deux mots, nous lui racontons notre aventure.

Mais ce nègre, dit-il, vous a fait prendre une fausse direction ; vous êtes tout près du jardin botanique, il est vrai, mais pour y parvenir vous avez parcouru la courbe du cercle, au lieu d'en suivre la corde. Vous allez prendre un verre de vin, et continuerez ensuite si vous le désirez.

Une bouteille cachetée est apportée, et nous trouvons délicieux le vin de notre confrère irlandais, autant par sa qualité, qui n'était pas à dédaigner, qu'en raison du besoin que nous sentions de rafraichissements pour réparer nos forces.

Après un petit quart d'heure de conversation avec le bon Père, voyant qu'il était déjà onze heures passées, nous nous décidâmes à remettre à un autre jour la visite du jardin, et à refaire notre route pour retourner au presbytère.

Nous déclinâmes donc l'offre que nous fit le brave curé de

prendre le dîner avec lui, et nous remîmes en marche avec un nouveau courage pour atteindre le terminus du tramway. Nous arrivâmes au presbytère, juste à l'heure du midi, bien disposés à faire honneur au dîner qui allait bientôt sonner.

Il nous arrive, dans l'après midi, un compagnon de chambres, dans la personne d'un jeune prêtre italien employé au Vénézuéla, M. l'abbé Petrus De Marco, plein de gâté et de bonhomie; malheureusement impossible de nous comprendre; il ne parle que l'italien et l'espagnol, et vaudrait à peu près autant pour nous du sanscrit ou du chinois. Nous essayons le latin, mais sans plus de succès; notre manière, ou plutôt sa manière de prononcer la langue de Virgile, ne nous permet pas de nous comprendre. Nous rions aux éclats des longues tirades qu'il nous débite, sans pouvoir même deviner le sujet dont il veut nous entretenir, lui-même rit de son côté, car il est très gai, et semble avide de causer; mais il parle toujours à des personnes qui l'entendent fort bien, sans pouvoir le comprendre.

A la fin, dis-je à M. Huart, il doit y avoir un moyen de nous entendre; essayons l'écriture. Je lui écris donc une phrase latine, et lui dis en la lui présentant : *lege*.

Il lit, mais grand Dieu ! de quelle manière !

Ah ! voilà donc sa manière de prononcer le latin ; je n'aurais jamais pu parvenir à le comprendre, si je ne l'eusse ainsi mis à l'épreuve par la lecture.

J'ai entendu maints italiens parler à Rome, et presque toujours je suis parvenu à les comprendre; mais pour lui, la chose m'était impossible. Il faut dire aussi que sa manière d'articuler, ajoutait encore aux difficultés de son langage peu connu de nous.

Mais il était un article sur lequel M. Huart n'hésita pas un instant et qu'il comprit du premier coup, c'est celui de la pipe. S'ils ne pouvaient toujours s'entendre en s'échangeant des phrases, ils étaient toujours d'accord pour faire surgir des

nuages de fumée plus ou moins compacts et plus ou moins odorants.

Mardi, 17 avril.— Bien décidé à reprendre l'excursion du jardin botanique, je me trouve forcé à y aller seul ce matin, parce que M. Huart, qui s'était déjà senti un peu de fièvre hier, s'en trouve incapable.

Je prends donc le tramway comme la veille, mais arrivé à un certain endroit, je crois remarquer qu'il ne suit pas la même route, cependant je laisse passer. Parvenus à l'extrémité des rails, je reconnais que je me trouve de l'autre côté de la commune que nous avons remarquée la veille, où paissent plusieurs troupeaux de vaches laitières.

Je demande au conducteur si je puis de ce point me rendre au jardin botanique. Oui, dit-il, en traversant ce vaste champ que vous avez devant vous.

Je m'engage donc dans ce champ à travers bœufs et vaches et quelques arbres par-ci, par-là, surtout de ceux qui m'avaient si fort étonné la veille par leurs dimensions et leur port étrange. Il va sans dire que je les examine très minutieusement et que je leur découvre de nouveaux caractères aussi intéressants dans leurs détails que frappants dans leur apparence générale. Ces arbres, avec un diamètre de 4 à 5 pieds sur la souche, s'élèvent à une hauteur de 40 à 50 pieds, avec leurs branches superposées en étages horizontaux s'étendant très loin, si bien que 200 à 300 bêtes pourraient s'abriter à la fois sous leur ombrage. On pourrait croire qu'avec une tête offrant une masse si étendue et si compacte, ils ne pourraient que difficilement résister aux grands vents; mais la providence y a pourvu; le tronc qui est assez court sans branches, est entouré de 8 à 10 grosses racines, à moitié hors de terre s'étendant de tout côté jusqu'à 15 et 20 pieds, de sorte que si la tête est lourde, la base est proportionnée pour lui faire un appui. Ces arbres étaient tout émaillés de belles fleurs roses. Ayant pu saisir quelques rameaux florifères, j'ai reconnu de suite que j'avais affaire à une légumineuse; les

feuilles sont pennées et à folioles assez petites, et les fleurs sont rangées en bouquets à l'extrémité des branches. Le nom scientifique de l'arbre est *Pithecolobium saman*, du grec *pithecos*, singe, en raison probablement que croissant dans les montagnes, il offre aux singes un abri des mieux appropriés pour y chercher une retraite.

Inutile d'observer que les arbres, les sentiers, sont scrupuleusement examinés pour y trouver des insectes et noter leurs caractères propres. Je m'attendais surtout de trouver des bousiers dans ce champ occupé par des vaches, mais à ma grande surprise, je ne pus en découvrir un seul. Je vois de nombreux hyménoptères, des polistes surtout, des papillons, des sauterelles, mais je ne puis en prendre aucun. Ne prévoyant pas que j'aurais une si belle occasion de faire des chasses, je ne m'étais pas pourvu des instruments nécessaires. Ma canne à la main droite, et supportant mon ombrelle de la main gauche, j'avais cru ne pas devoir m'embarrasser davantage.

Le champ traversé, je me trouve à la maison où nous avons laissé le tramway la veille. Je continue donc la route, mais en suivant à gauche cette fois, au lieu de prendre la droite.

Mais bientôt je me trouve en face d'un superbe jardin où je vois au fond une magnifique résidence avec des canons de cuivre brillants sur leurs affuts, et une sentinelle à l'entrée.

—Quelle est cette résidence, demandai-je au soldat ?

—C'est celle du gouverneur.

—Et le jardin botanique, où se trouve-t-il ?

—Encore quelques pas et vous y êtes.

Je continue donc et je m'engage dans la première entrée que je trouve libre.

Un monsieur que je voyais venir de la commune à travers champs, se trouve en même temps que moi à prendre la même direction. C'était un homme déjà sur l'âge, fort bien mis et d'apparence tout-à-fait convenable. Il ne parlait que l'anglais.

J'appris plus tard que c'était l'un des conseillers du gouverneur.

Comme nous cheminions côte à côte dans une allée, voilà qu'un petit serpent traverse devant nous. Le monsieur parut tout transporté à cette rencontre. Mais d'un coup de canne je lui donnai le coup de grâce. Ce petit serpent, d'un gris uniforme, de 8 à 10 pouces de long, et pas plus gros qu'un doigt d'enfant, ressemblait beaucoup à ceux que nous avons ici. Pour sûr il ne pouvait être dangereux, et je pus même constater qu'il n'était pas venimeux.

Ayant fait connaître au monsieur que j'étais étranger et que je venais visiter le jardin pour la première fois, il me conduisit avec une extrême obligeance, en divers endroits, et me nomma une foule de plantes que je n'avais encore jamais vues, entre autres un muscadier, un caféier, le thé etc., etc. Il voulut bien me conduire au directeur du jardin, mais celui-ci n'y étant pas, il me remit à un noir, conducteur des travaux, passablement instruit et connaissant la plupart des plantes du jardin.

Un petit ruisseau, alors à sec, mais qui devient un torrent dans la saison des pluies, traverse le jardin, et comme ses bords conservent plus d'humidité que les parties plus élevées, il y a là une luxuriance de végétation dont je n'avais pas d'idée auparavant. De grands arbres de 50 à 60 pieds sont enlacées par des lianes aussi grosses que le corps d'un homme, qui, après avoir atteint le faite, reviennent au sol en se subdivisant en filets plus ou moins volumineux, s'enracinent là même, et grimpent de nouveau sur les plantes du voisinage. C'est de cette façon que des forêts se trouvent souvent tellement enlacées et enchevêtrées, qu'il n'y pas d'autre moyen de s'y frayer un chemin qu'en employant une serpe.

Tous les grands arbres près de ce ruisseau portaient sur leurs grosses branches, une foule de plantes parasites dont les feuilles, amples, longues, et surtout les fleurs, contrastaient étrangement avec le feuillage de l'hôte qui leur offrait un refuge.

Comme dans la crue des eaux le courant devenait très fort et entraînait les terres des bords, on avait tout pavé son lit et ses côtés de pierres, comme j'ai vu qu'on l'a fait sur les bords du canal de Suez pour arrêter l'éboulement du sable, et sur les grèves de la Seine à Paris, pour les tenir toujours propres.

On me montra de vastes pépinières, à demi ombragées, où l'on fait un élevage considérable de plantes ornementales et utiles, comme bégonias, fougères, palmiers, crotons, canne-à-sucre etc., etc.

Un petit arbre d'une vingtaine de pieds de hauteur, me frappa surtout par l'éclat extraordinaire de ses fleurs. C'est bien là l'une des plus magnifiques productions végétales que l'on puisse voir. L'Amherstia, car tel est son nom, est une légumineuse de la tribu des césalpinées. Le calice bibractéolé est à tube long, cylindrique, à limbe quatripartit, à lobes étalés. Corolle à 5 pétales inégaux, dont le supérieur est beaucoup plus grand que les autres. Pédoncules, bractées, calices, pétales, sont de l'écarlate le plus brillant. Chaque fleur est bien de la longueur de la main sur deux pouces de large, et réunies sur un rachis aussi semblablement colorié, elles forment des grappes axillaires, pyramidales, pendantes, d'environ 3 pieds de longueur avec une largeur de près de 10 pouces à la base. Imaginez si un petit arbre de 12 à 15 pieds, au port noble, droit, élancé, avec son feuillage délicat du plus beau vert, doit avoir de l'éclat charge de telles masses de fleurs.

Le café, qu'on cultive en plusieurs endroits de l'île, est un petit arbre de 12 à 15 pieds qui appartient à la famille des Rubiacées. C'est dire de suite que ses fleurs sont peu remarquables. Il y en a un grand nombre d'espèces. Celle que l'on cultive pour le commerce est le *Coffea arabica*, à feuilles assez petites, opposées, toujours vertes; il se charge d'une profusion de fruits, d'un rouge brun à la maturité, d'une apparence assez attrayante, mais ayant peu de chair, par contre portant deux grosses graines dont on connaît l'usage et la saveur.

Le café, originaire de la Haute-Ethiopie, était en usage de temps immémorial en Arabie, et dans les pays voisins, lorsqu'au commencement du XVII^e siècle, il fut introduit en Europe. Au commencement du siècle dernier, un capitaine Duclieux en prit trois pieds dans une serre à Paris où l'on cultivait la précieuse plante, pour les transporter à la Martinique. Deux sur les trois périrent dans la traversée, et c'est de ce seul pied survivant qu'est venu tout le café qu'on cultive aujourd'hui dans toute l'Amérique. Sa diffusion fut si rapide dans l'Amérique tropicale, que dès 1776 on évaluait à 33 millions de livres la quantité que la seule partie française de St-Domingue exportait en France.

Le café ne peut prospérer dans un climat où le thermomètre descend au dessous de 10° ; il préfère un sol un peu humide et s'accommode très bien du penchant des collines.

Semé de graine, après 15 à 18 mois il peut être mis en place, où on l'espace de 7 à 8 pieds entre chaque plant, et après quatre ans, il commence à donner du fruit. Lorsqu'il a atteint 8 à 10 pieds de hauteur, on l'étête, afin de forcer la tige à émettre des branches latérales en plus grand nombre, lesquelles sont d'ordinaire les plus fructifères.

Comme la plupart des plantes tropicales, le caféier, porte des fleurs toute l'année, mais c'est particulièrement au printemps et en automne qu'il donne les plus fortes récoltes.

On cueille les fruits à la main, et on les expose au soleil pour les débarrasser de leur pulpe, mais il faut avoir grand soin de remuer les tas pour éviter la fermentation, ou bien on les fait macérer dans l'eau pendant 24 ou 48 heures, pour les faire sécher ensuite.

Il en est du café comme de plusieurs autres productions de la nature, le terrain, le climat, la température, ont sur sa qualité une grande influence. Le plus estimé vient de Moka, les quatre autres qui à la suite se disputent la préférence, sont

celui de Java, celui de Bourbon, celui de la Guiane et celui de la Martinique ou des autres Antilles.

Le café est une culture assez restreinte à Trinidad, bien qu'il y soit d'une excellente qualité, mais la canne-à-sucre et le cacao semblent tenir lieu de toutes les autres récoltes que l'on pourrait faire.

Le café, sous le rapport hygiénique, est tonique, stimulant, facilite la digestion et les sécrétions ; il excite les facultés intellectuelles sans trop les exalter ; cependant les personnes à constitution délicate, nerveuse ou bilieuse, doivent s'en abstenir.

La cannelle du commerce n'est rien autre chose que l'écorce d'une espèce de laurier, *Laurus cinnamomum*, Linné, privée de son épiderme.

Le Laurier cannelle est aussi un joli petit arbre pouvant s'élever jusqu'à 25 au 30 pieds, mais on ne le laisse pas parvenir d'ordinaire à cette hauteur. Comme il croît en touffes, lorsque les tiges ont atteint 10 à 12 pieds de hauteur, on coupe les plus fortes de chaque touffe pour en enlever l'écorce, en laissant croître les autres plus faibles, et ainsi de suite. C'est particulièrement à Ceylan que la cannelle est le plus cultivée, et c'est de là aussi que viennent les meilleures qualités.

Le muscadier, *Myristica aromatica*, Lamarck, est aussi un bel arbre de 20 à 40 pieds, des climats tropicaux de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique. Il appartient à la famille des Myristicidées, à fleurs dioïques et diclines, c'est-à-dire fleurs mâles et femelles portées par des individus différents, à feuilles alternes, d'un beau vert en dessus, pâles en dessous, à rameaux dressés, portant des fleurs et des fruits durant toute l'année. Son fruit est une espèce de noix de 2 à 3 pouces de grosseur, de forme un peu allongée, de couleur verte et jaunissant à la maturité. Le brou, à cette époque, s'ouvre en deux valves et laisse voir la noix qui est de couleur brune et couverte d'un arille de couleur pourpre qui se partage en branches anastomosées ; c'est cette noix qui renferme l'amande, la muscade dont

on fait usage dans nos cuisines. Ce fruit ne saurait être mangé cru, à cause de son goût âcre et astreignant, cependant, uni au brou on en fait des confitures, qu'on estime tant pour leur goût que pour leur vertu tonique. Le goût et l'âcreté de la muscade plaisent à tout le monde, à petites doses, comme condiment, mais nul ne voudrait consommer le fruit entier à la maturité; cependant grand nombre d'indiens le mâchent avec délices. Rien de surprenant en cela, si l'on considère que, malgré nos prétentions aux raffinements en tout genre, il n'est pas rare de rencontrer dans nos meilleures sociétés, des délicats à goût dépravé qui ont contracté l'habitude de mâcher du tabac, poison vif et à goût encore plus âcre et infiniment plus désagréable que celui de la muscade.

Je ne fus pas peu surpris, lorsque je fus en présence du premier muscadier que je rencontrai, de voir ces beaux fruits jaunes, à valves entrouvertes par le bas et laissant voir leur noix enlacée de son arille pourpre. J'avais bien vu dans les étalages des revendeuses sur le marché, de ces boules noires couvertes en partie de ces lanières rouges, mais je ne soupçonnais pas que ce pussent être des fruits naturels, je pensais que c'étaient des bonbons qu'on s'était plu à configurer de cette façon; mais lorsque j'aperçus ce macis rouge sur la noix brune entre les valves de la muscade, j'ai reconnu sans peine mes bonbons du marché, que je n'hésitai plus de ce moment à classer parmi les productions naturelles.

On me montra tout près un champ d'ananas, qu'on cultive en rangs comme on le fait de nos pommes de terre.

A chaque pas, de quelque côté qu'on se tourne, c'est du nouveau, de l'étonnant; on passe d'une surprise à une autre. Mais ce qui est constant et se retrouve partout, c'est la vigueur, la luxuriance de végétation qui semblent viser à se surpasser d'une variété de plante à une autre. On me fit voir une liane, dont la tige aussi grosse que le corps d'un homme, enlaçait le tronc d'un arbre d'au moins 60 pieds, puis parvenue au faite, se

répandait en une multitude de tiges flexibles descendant jusqu'au sol, où elles s'enracinaient de nouveau pour se répandre sur des arbrisseaux voisins qu'elles étreignaient de leurs liens flexibles. C'est à tel point que dans les endroits humides des forêts, il est impossible de se frayer un chemin à travers ces fourrés, à moins de se servir d'une serpette tranchante pour couper tous ces cordons entrelacés, s'interposant en barrages que ne romprait pas même un bœuf des plus vigoureux.

Le jardin botanique qui est situé au pied d'une colline dont il couvre une partie, fait suite au jardin du gouverneur toujours paré d'un luxe tropical, et offre un lieu de promenade des plus instructives et des plus amusantes. Quel immense avantage d'avoir ainsi réunis dans un espace restreint toutes les productions végétales d'un pays ! Vous n'êtes pas obligé pour admirer la nature dans la production de ses œuvres si variées de parcourir forêts, montagnes, vallons, rochers, marais etc. c'est la nature elle-même qui, pour ainsi dire, vient au devant de vous, se range autour de vous, pour vous permettre d'admirer et son ensemble si riche, et ses variétés si étonnantes.

Pourquoi donc n'en pas faire autant à Québec ? C'est une petite colonie noire, de 160,000 âmes, qui nous donne ainsi en exemple une fondation remontant à 1820 ! et nous, avec notre million et demi, nous n'avons pas encore pu faire un pas dans cette voie. Ah ! c'est que là on ignore encore la *graisage*, la *bonne main*, dont il faut user pour faire le bien de la communauté, pour pousser au progrès ; et que chez nous rien ne se fait sans auparavant garnir le gousset des satellites de nos ministres qui jouent du grand seigneur en seignant le patriotisme. Triste, et bien triste état de chose en vérité !

(A suivre).